

1. "C'est demain le Jour de l'An. Qu'est-ce que tu fais l'année prochaine? Tu fais le mort ou si tu te secoues?"

Voilà... Après cinq mois d'hôpital, je suis retourné à la maison. Quelle expérience! Quelle expérience traumatisante ! En général, quand les gens sortent de la clinique, ils retournent dans leur foyer, assez remis de leur maladie pour guérir en poursuivant une convalescence qui va leur permettre de récupérer doucement la santé...

Après des semaines et des semaines de thérapie, c'était le temps que je m'en aille. Le médecin l'a compris et m'a dit: "Que dirais-tu d'une vacance de trois semaines à l'occasion des fêtes?" Très ému, j'ai répondu trop vite: "Oui! C'est ça que je veux depuis longtemps!" Le médecin voulait me permettre d'aller vivre en y mettant le temps, tout ce que représente pour un handicapé, un retour dans la famille et la réalité ordinaire... Il fallait que cette expérience arrive un jour, même si on s'attache malgré tout à l'hôpital!

La première chose que j'ai comprise, c'est que je traînerai ma maladie avec moi sans arrêt, sans intermission, pour toujours et quel que soit le milieu où j'évoluerai. Mes symptômes sont loin de disparaître, ils sont au contraire très visibles. Comme on dit souvent pour en rire dans d'autres occasions, j'étais sorti de l'hôpital mais l'hôpital n'était pas sorti de moi... moi et mes condoms, moi et mes sacs à pipi, moi et mes suppositoires aux deux jours, moi et mes "tapottages", avec deux "t", moi et les touchers rectaux que je me dois d'exiger si je ne veux pas trop sentir la merde...! Enfin... moi et le fauteuil à roues où trônent à vie mes deux grosses fesses inutiles reliées à mes deux grosses jambes futiles et stériles..

Grâce à trois adultes qui m'ont fait monter les marches de la galerie, j'ai pénétré dans ma maison et j'ai ressenti aussitôt une grande frayeur puérile. Je me suis dit: "Si le feu prend je suis cuit!" L'idée, l'éventualité d'un incendie m'est venue comme ça, parce que chez nous, c'est bâti non en béton, mais en bois. Je me suis senti prisonnier dans mon cachot à grandes roues, à l'intérieur de la cellule familiale.

De vieux réflexes me venaient. J'avais envie de me lever pour aller prendre un verre dans l'armoire, comme d'habitude. Mais ma nouvelle réalité me contredisait. Et c'est en vivant des détails aussi minimes que ceux-là que j'ai saisi toute l'ampleur de mon handicap... Je me cognais partout avec ma chaise et mes coudes, alors que les corridors sont si larges dans les corridors d'hôpitaux. Les espaces de nos maisons ordinaires sont les plus grandes barrières architecturales du monde. Je vous parlerai plus tard de l'attitude de mes parents, obligés q'ils étaient de contourner le gros paquet de viande que je suis même si je faisais tout mon possible pour me faire le plus petit possible dans mon petit coin...

Oui, monsieur, mon séjour à la maison a été pour moi un choc terrible. En même temps que je prenais conscience de l'excellente qualité des traitements reçus en clinique, je me suis rendu compte que seul, j'étais tout nu dans la rue, abandonné comme un bébé dans son berceau. Il m'a fallu une dizaine de jours pour réagir comme un adulte et me sortir d'une sorte de torpeur dans laquelle je me sentais bien malgré tout. Les quadriplégiques sont de par la nature de leurs problèmes, obligés de ne presque pas bouger. Et si en plus, la dépression et l'écoeurement les prennent, ils deviennent encore plus figés.

J'avais donc la façon plutôt basse entre Noël et le jour de l'An. J'ai perdu l'appétit, je dormais peu, j'étais comme un somnambule qui ne marche pas, j'étais pâle et immobile comme un banc de neige. Je me forçais pour sourire et je ne souriais pas longtemps. On a reçu beaucoup de visiteurs et il fallait chaque fois que je raconte à tous... les péripéties de mon accident et de mes traitements... J'avais souvent envie de les envoyer chier, quitte à leur fournir des suppositoires en cas de constipation.

Je me souviens! C'était la veille de l'An neuf. Je me suis par hasard regardé dans un miroir, celui de la porte de la chambre de bain et j'ai eu l'impression de rencontrer un fantôme. Le soleil était blanc dans la fenêtre. J'étais seul dans la maison à rouler en rond. Je me suis vu, je me suis examiné et je me suis fait peur. J'avais l'air d'un mort. Je ne bougeais que les yeux et je me suis dit qu'il n'y avait qu'une chose à faire afin de devenir un beau cadavre et débarrasser ainsi la société de mon épave... Puis il m'est revenu une histoire dans la tête et cela m'a remis d'aplomb.

Avant de vous la résumer, je dois vous dire que je me suis envoyé derrière la cravate, une demi-bouteille de vin rouge, de la Bonne Souche du Père Anselme, savoureux, velouté et fruité. La chaleur qui m'est venue alors de cette libation improvisée, de ma poitrine à la racine des cheveux, m'a été drôlement bienfaisante.

Oui, c'était un accidenté comme moi, de mon âge et marié depuis six mois. Il passe de longues semaines à l'hôpital et sa femme vient de moins en moins le voir... Mon pauvre gars est en chaise roulante et file naturellement du mauvais coton. Lors de son congé définitif, il pense à jouer un bon tour à sa femme. On l'amène chez lui et il dit aux infirmiers de le laisser seul dans le corridor qui conduit à son appartement. Il sonne... Pas de réponse... La porte est même ouverte. Il roule à l'intérieur, **fait de la lumière et s'aperçoit, avec une surprise qui l'inquiète**, qu'il n'y a personne et que tous les meubles sont partis, même les rideaux, même le tapis. Le salon est complètement vide. Rien dans la cuisine, rien dans le petit bureau.

Au bout du corridor, la chambre: là au moins, il reste le lit, seulement le lit... et sur le lit... une carabine! Quel beau souvenir et quelle invitation! Il ne réfléchit plus, il se place l'arme entre les jambes et malgré des spasmes incontrôlables, il tire... Il se manque, se fait sauter un morceau de visage et de l'épaule. Chirurgie plastique et retour en réadaptation pour physiothérapie a son bras blessé.

Cette histoire passe à grande vitesse dans mon esprit comme un film fou... et je me dis, toujours avec mon grand visage pâle et triste devant les yeux: "C'est demain le Jour de l'An.

Qu'est-ce que tu fais l'année prochaine ? Tu fais le mort ou si tu te secoues ? "

2. "J'avais l'air d'un fou le premier matin de mon retour à la maison: ce fut pour moi le choc du présent."

Vous allez être surpris mais je pense qu'à l'hôpital... on nous soigne trop bien, on nous gâte et on nous prépare mal à la sortie. Le médecin, l'infirmière et les autres semblent oublier parfois qu'on ne finira pas nos jours avec eux... Et ce n'est pas une impression personnelle, l'impression du gars qui veut attirer l'attention sur sa petite personne. C'est partagé plus ou moins consciemment par la plupart de mes comparses.

Quand je suis arrivé, il fut normal qu'on fasse tout et tout pour assurer ma survie et mon bien-être. Et encore là, dans certains cas, on serait bien mieux de laisser crever le patient et même l'aider à trépasser plutôt que d'en faire une échalotte pour le restant de ses jours... Enfin, beau sujet de discussion! Donc, les soins intensifs, c'est nécessaire. Là-dessus, aucune discussion, tout le monde est d'accord avec lui-même et avec les autres.

Mais à mesure que tu remontes la côte, à mesure que tu retrouves de la force, on devrait penser que le besoin, en tout cas que moi j'avais, c'était de m'en sortir le plus vite possible. Et c'est alors que ça commence: on te nuit en t'aidant trop.

On te lave et j'aurais mieux aimé rester sale. On t'éponge et j'aurais préféré demeurer mouillé. On t'habille et cela ne m'aurait fait rien de rester en couche, comme le petit bébé. On te fait manger, on te peigne, on te fait tout, sous prétexte que le patient en est incapable. Et tu es là, à vingt, trente, cinquante ans, à en être réduit à la passionnante activité de... recevoir de recevoir même des choses dont tu ne ressens pas le besoin et que tu n'as pas demandées.

L'humanité te prend en pitié et en amitié: c'est logique puisque personne ne veut se trouver à ta place. Aussi bien conjurer le sort, et se déculpabiliser en faisant la courbette devant le martyr. Je dois cependant vous dire que ce que je viens de

vous dire a subi fortement l'influence d'une discussion que j'ai eue avec vous, il y a une quinzaine de jours. Enfin... il y a quand même du vrai dans tout ce qu'on entend.

Alors... qu'est-ce qu'elle fait l'humanité? Elle te devient sympathique et elle essaie de trouver des trucs pour te dépanner. Tout le monde est fier de tes progrès surtout quand tu te forces en y mettant de la conviction. On te montre à mettre tes souliers, à entrer le bon bras dans la bonne manche, à prendre un verre, à tenir ta cigarette. La science de l'ergo à ton secours! On améliore la dextérité de ta main gauche et on diminue la gaucherie de ta main droite... Hi! Hi! On t'apprend à passer les boutons dans les trous, à abaisser et à remonter les fermetures-éclair. Et au bout de longs efforts, te voilà apte à te débarbouiller, à te raser électriquement tout seul, à porter à ta bouche une cuillère de soupe sans t'en répandre dans les oreilles, et c'est alors que tu entends les applaudissements de l'assistance. Le moindre succès, la plus petite amélioration fait partir tes thérapeutes en transes de jubilation et de félicitation. C'est ce qu'on appelle sans doute chez eux, les bonnes gens qui viennent à ton secours... La satisfaction professionnelle.

Il y a un mais, il y a toujours un mais. Mais... malheureusement, toute cette série de performances manque de synthèse. Elles manquent... Ou plutôt, elles sont trop analytiques. On te montre tout cela par petits bouts, une ligne à la fois et à la fin, tu es emmerdé quand tu dois chanter la chanson à la longueur. Les traitements, en d'autres mots, manquent de continuité. Voilà, je n'ai jamais eu l'occasion à l'hôpital, de pratiquer en entier tout le processus du lever (ie devrais dire de l'éveil) et du coucher (je devrais dire l'endormissement), de A jusqu'à Z. Et cela fit que j'avais l'air d'un fou le premier matin de mon retour à la maison: ce fut pour moi le choc du présent!

Donc, le premier matin, je n'avais rien prévu à mon coucher la veille. À l'hôpital, on met tout à la portée du patient. Mon père et ma mère étaient partis travailler, c'était le 23 décembre. j'étais tout fin seul. Et ce furent peut-être pour moi, les moments les plus pénibles de mon existence. J'ai fini par rattrapper mes pantalons et il m'a fallu une heure et demie de tentatives pour qu'enfin mon frère arrive du collègue. Il m'a aidé généreusement. Un mois plus tôt, j'enfilais mes culottes en vingt minutes. Je me

sentais pitoyable et je devais avoir des larmes derrière mes lunettes.

Le fait d'être seul et sans encouragements, loin de tout et de tous, rien de tel pour me rendre nerveux et multiplier les maladresses. Je me suis aperçu que les bonnes et belles choses apprises à l'hôpital sous la bienveillance thérapeutique de ceux qui y travaillent donnaient de bien piètres résultats une fois quitté l'oasis. Vraiment, il y a dans tous leurs stratagèmes un manque flagrant de stratégie.

J'étais tellement exténué à la fin de ma toilette que lorsque je fus prêt à vivre ma journée, j'avais envie de me recoucher. J'étais fourbu comme le bûcheron de l'ancien temps qui travaillait "à la job", sans relâche, durant dix-huit heures par jour. Dans de telles circonstances, cela veut dire que si j'ai un rendez vous à neuf heures du matin, je me vois obligé de me lever à trois heures et trente de la nuit... Si un handicapé est ponctuel à son travail, calculez qu'il s'est levé au moins une heure plus tôt que le monde ordinaire. La personne handicapée ressemble beaucoup à la belle fille, ou celle qui croit l'être, qui passe une heure ou deux à ajuster sa chevelure, à se frotter et à se maquiller chaque matin, avant d'aller à l'ouvrage. Ils se ressemblent tous les deux: les deux camouflent esthétiquement leurs imperfections.

Ce fut donc un début de vacances fulgurant de tristesse et de dépit. Les premiers matins, j'étais comme dans l'obligation de franchir le fleuve en pleine tempête sur un vieux radeau défoncé. Alors, j'ai perdu l'appétit, et Noël et son petit Jésus avaient un goût de merde dans ma tête.

Et moi qui m'étais consciencieusement torturé le corps et l'esprit durant de longs mois pour tout réapprendre... j'ai bien passé bien proche de tout laisser tomber. Je débordais de rage profonde contre les autres, mes thérapeutes, ma famille, la société. Je ne me reconnaissais plus. J'avais envie de tout détruire et de me détruire moi-même. J'ai attendu que mon frère reparte pour l'école après le dîner pour brailler tout seul comme une vache qui a perdu son veau. J'ai crié mon désespoir aux quatre murs de ma chambre. Les gens autour ont du se demander quelle sorte de cochon on égorgeait de ce bord-ci de la clôture... Mais en plein coeur de la ville, la solitude n'a pas

la même dimension et la même sonorité qu'en pleine nature. Dans les deux cas, on n'entend pas l'autre hurler, en campagne, parce que les distances atténuent les bruits et en ville, parce que les gens sont ou jouent les sourds...

Donc, je ne me reconnaissais plus. Mon puits, mon courage... à sec. Moi qui m'étais toujours sorti de mes difficultés en réfléchissant et en me brassant les idées, eh bien!... Je n'avais même plus d'idées! J'étais comme l'homme d'affaires qui a énormément investi d'énergie dans son entreprise et qui s'éveille un matin, doublé par un concurrent plus fûté, à cause d'un détail secondaire. J'avais tout appris par morceaux, et j'étais incapable de faire le casse-tête. Et le plus cruel, c'était d'être seul. J'ai eu la bonne idée de vous téléphoner et durant une heure, j'ai gueulé. Vous m'avez écouté avec gentillesse et cela m'a remis sur le piton...

3. "Je me révolte contre la surprotection mais je ne dois pas contrarier leur instinct maternel. "

Si ces critiques déplaisent, j'en suis ravi. C'est que je touche un point sensible du système... Vous ne me croirez pas, mais pendant que moi tout seul, avec mes demi-mains, je parviens à m'alimenter assez bien, eh bien! il y a à la cafétéria, des gars qui ont les deux mains en parfaite condition et qui se laissent couper leur viande et sucrer et brasser leur café par les femmes préposées aux repas. Et celles-ci ont le sentiment de faire leur devoir. J'ai essayé de le leur dire, mais sans succès. Je me révolte contre la surprotection mais je ne dois pas contrarier leur instinct maternel.

En conséquence de ce qui précède, je souhaiterais que les départements de physio et d'ergothérapie organisent un petit coin spécialisé, un genre de module de la réalité physique quotidienne. Qu'on nous sorte de nos chambres où tout le monde est porté à nous couvrir au sens propre et large du mot. Qu'on nous fasse vivre des jours complets sans cloche de secours ni soins particuliers! Qu'on nous laisse nous dépandre et prendre

conscience des limites de nos limites! J'aime mieux me relever sur mon coude, de peine et de misère, pour boire dans mon verre que de rester sur le dos à téter mon jus de fruit avec une paille recourbée.

On **pourrait nous y faire pratiquer, par exemple, tous** les gestes qui accompagnent le lever et le coucher, dans leur ensemble les uns après les autres. Cela pourrait se faire en présence mitigée d'un ou d'une thérapeute qui encouragerait sans intervenir et qui nous laisserait découvrir nous-mêmes nos solutions à nous, quitte à suggérer au besoin des petits trucs dont ils ont étudié les secrets durant leurs cours à l'université.

En résumé, je trouve que tous ceux qui s'occupent des patients sont surprotecteurs. La cause de cette attitude, je crois, vient du fait que le patient ne réagit et ne fonctionne pas assez vite: "Donc, si je l'aide, je m'en débarrasse." Et le plus curieux, les patients sont souvent contents de se faire servir: "Pourquoi me forcer, les autres forcent à ma place!" Comme c'est subtil la surprotection... Quand il y a trop d'amour, c'est dangereux: la mère qui embrasse trop fort son enfant a peut-être plus envie qu'on ne le **pense de l'étouffer!**

Moi, j'ai vécu le contraste et je n'ai plus envie de recommencer l'aventure. Du jour au lendemain, tu perds tout support extérieur, celui qu'on t'offrait en clinique, et tu te retrouves tout nu! Pas étonnant que la victime de ce brusque changement pense à se payer une dépression, à prendre une bonne cuite ou bien à tirer sur quelqu'un. Je ne sais pas où je suis allé les puiser, mais il me restait assez de vigueur et de fierté pour ne pas retomber au fond. Je me suis donc envoyé douze onces de Bonne Souche dans les boyaux et j'ai revécu, j'ai refait doucement surface. Si le vin réjouit le coeur de l'homme, il réveille le corps de l'handicapé. C'était la première fois de ma vie que j'ingurgitais autant de jus de raisin, et je découvris que je n'avais pas le vin triste. La culture de la vigne a dû être inventée par un dépressif au coeur joyeux...

Je **me suis dit: "Cesse de reculer.** Tu es trop avancé!" Ce n'est pas une formule magique mais en même temps, je serrais les poings au maximum de leur flexion. Si je vous parle aussi longtemps de cet événement, c'est pour que d'autres

dans mon cas, fassent le nécessaire pour l'éviter à tout prix. Et surtout... ne pas oublier... la demi-bouteille.

Je voudrais justement vous signaler avec humour et réalisme qu'au tout début de cette entrevue, vous m'avez donné vous-même un verre d'eau. La politesse à l'endroit d'un handicapé comme moi, cela sent souvent la surprotection... Apprenez, monsieur, que dans ce domaine, je peux me servir moi-même en personne.

Une fois parti dans la critique, je continue. Il paraît, je me suis laissé dire, enfin... il paraît qu'il n'est pas très facile pour ceux qui travaillent dans les hôpitaux, de suivre leurs clients une fois qu'ils ont quitté. Il faut des permissions, des formules, des détails et c'est tout juste si on paie les dépenses de l'automobile. Théoriquement, les grands patrons se prononcent pour la réadaptation globale, pour la relance, le contact post-cure, la visite, mais pratiquement... Il n'y a que le téléphone. On devrait donc dire davantage au client d'appeler, mais ce dernier a peur de déranger les thérapeutes dans leur petite tour d'ivoire. En effet, ceux-ci ne semblent pas trop intéressés à savoir ce qui se passe après le départ de leurs protégés. C'est vrai qu'il est rare de voir un garagiste appeler son client et lui demander: "Et puis, votre voiture...?", Non, il attend que les choses aillent mal et il est très heureux alors de lui donner un autre rendez vous.

J'aimerais tellement que les clients soient moins timides devant les gens qui s'occupent de les soigner. D'un autre côté, cette gêne s'explique: comment établir un dialogue constructif entre un savant médecin qui gagne cent mille dollars par année et le pauvre bougre qui survit sans jambes, qui ne sait rien et qui reçoit sa petite pension mensuelle de deux cent trente-cinq dollars. Il y a des fossés incommensurables! En tout cas, moi, je parle, je crie au besoin. Je vous signale mes problèmes qui sont ceux des autres chanceux comme moi. Il y a certainement des gens qui souhaiteraient que je sois aussi paralysé de la gueule. Que voulez-vous? Je ne suis qu'un pauvre petit patient comme les autres. Donc, pas trop de questions de ma part, s'il vous plaît! Merci!

4. "On nous appelle les personnes à moyens physiques restreints: c'est sympathique comme tout. Je suis un P.M.P.R."

Avant de terminer ma biographie, je vais vous dire quelques mots de ma famille. Je ne suis pas de génération spontanée. Je viens de la grande ville, j'en suis pollué. Ce n'est pas pour rien, comme futur écologiste, si j'ai pensé à moi d'abord, en allant faire mon université à Rimouski, là où le fleuve est large et dans lequel glissent vers l'Atlantique... les égoûts de ma grande ville natale...

Le mot famille acquiert une signification bien particulière quand on devient un infirme: et j'imagine la situation encore plus tragique lorsqu'on est mari et père. L'aspect financier représente à lui seul un cauchemar... Heureux l'homme qui se casse la moëlle épinière en travaillant et malheur à celui qui fait le même plongeon le samedi soir en revenant de veiller!

J'ai l'instinct familial plutôt hypotrophié parce qu'il y a trop d'ondes négatives qui flottent et s'entrechoquent dans l'air de la maison chez nous. C'est plein de coups de tonnerre, d'éclairs et de tornades... Jamais d'aurores boréales ni d'arcs-en-ciel... Comme je suis un amateur de soleil et de lointains horizons, mes activités familiales en furent surtout de réfectoire et de dortoir. Donc, j'étais avec eux et je me souhaitais de les quitter déjà.

Depuis que je fais partie de la grande famille internationale des quadriplégiques, mon père, ma mère et mon frère se sont transformés en étrangers, en personnages secondaires de la tragi-comédie que je vis tous les jours et où j'ai naturellement le rôle de vedette !

N'allez surtout pas l'oublier! Je suis un H.P., pas la sauce ni un Horse Power, mais un Handicapé Physique. On nous appelle les Personnes à Moyens Physiques Restreints: c'est sympathique comme tout. Je suis un P.M.P.R., je suis un Q.Q.R.F., je suis un Quad Qui Roule en Fauteuil. On peut même m'appeler l'Homme Qui Survit Grâce aux Condoms et aux Suppositoires, un H.Q.S.G.C.S. **En voilà des lettres à ajouter derrière mon nom en plus de ma future maîtrise en Bio... Ouais! Ma**

famille! Un échec, un désastre, quatre personnages, quatre casse-tête différents avec tous les morceaux dans la même maudite boîte...

J'ai un frère qui fréquente le cégep. Nous n'avons jamais été de très grands amis. Nous avons compris très jeunes, grâce à nos intelligences exceptionnelles hi! hi! que nous n'avions à peu près rien à nous dire. À partir de l'âge de douze ans, chacun a pris son chemin. Je suis certain qu'il reste sympathique à mon état mais je n'exige pas de lui qu'il fasse de grands éclats à mon sujet... Voilà! Je n'ai qu'un seul frère et aucune soeur...

Il y aurait cinq mille pages à faire sur mes parents pour décrire la différence profonde qui existe entre les deux. Ils représentent parfaitement ce que l'on pourrait appeler l'opposition systématique entre deux êtres. Ils ont un vilain défaut... celui de toujours avoir la gueule ouverte pour continuer le duel. Chez nous, une journée, une soirée, mes parents travaillent tous les deux, trois heures sans escarmouches et sans chicane, ce n'est jamais arrivé.

Le besoin que j'ai de discuter, de m'interroger, d'essayer de comprendre, me vient sans doute du côté maternel... Ma mère a beaucoup d'ambition. Vers l'âge de trente ans, elle s'est décidée: "Deux garçons, ça va suffire comme famille. Je m'en vais travailler!" Elle a commencé comme secrétaire et comme elle était plus brillante que le patron, elle a vite laissé la banque du coin de la rue. Elle a pris des cours qui convenaient et actuellement, elle est en charge de la comptabilité d'une grosse compagnie internationale de construction. Elle n'a pas peur des responsabilités, possède une méthode de travail très rationnelle et je ne serais pas surpris de la voir devenir un jour... présidente du Conseil d'Administration.

C'est vous dire que son sentiment à l'égard de mon fauteuil roulant sent énormément la finance et a un gros accent administratif. Mais j'aime autant la voir calculer que chiâler. Pendant mes trois semaines de vacances, elle s'est très bien acquittée de sa tâche, scientifiquement, froidement, comme je le désirais. Elle a très vite compris, nous n'en avons jamais parlé, que je ne moisirai pas longtemps dans ma maison quand je quitterai pour de bon. Elle ne se défoule que sur une victime, sa préférée, mon pauvre père.

Oui, mon père est un pauvre homme qui a le coeur trop grand: ça lui déborde dans la tête. Quand il a appris que je m'étais fait casser en deux, il a pleuré durant une semaine, comme un enfant. Il n'est pas allé travailler durant dix jours. Il faisait presque plus pitié que moi. Ma mère, l'administrative, le domine littéralement, lui mon pauvre paternel qui travaille comme simple commis dans une grande quincaillerie depuis trente ans et qui a refusé, on a peut-être oublié de lui en offrir, toutes les promotions. Il est heureux derrière son comptoir. On peut lui faire entièrement confiance, il a la fidélité du faible.

Le premier jour de mon arrivée, il venait me flatter les jambes et m'encourageait en disant: "Ne t'en fais pas, je suis certain que cela va revenir comme avant! Tu verras... tu verras!" Je n'osais rien dire même lorsqu'il ajoutait: "Et toi aussi n'est-ce pas... tu le crois que ça va revenir..." Mon père est bon, un trop bon garçon, un tendre, un trop bon diable... soumis à mon énorme mère qui décide de tout et qui semble considérer comme tout a fait normal le fait de cogner sur la tête de ceux qui l'ont déjà courbée devant elle.

Et je me sentais coïncé dans la maison que je trouvais trop petite. Je me sentais comme les visiteurs qui venaient me voir. J'étais de passage et les gens me considéraient comme un objet rare. Je n'avais jamais eu tellement l'esprit de famille et là, je constatais que je ne l'avais plus du tout. On me demandait mon avis et on avait l'air de me considérer comme un minus, un pauvre petit malade qu'il ne faut pas contredire: Bien oui, le pauvre Gilles, il est bien handicapé. Il ne faut pas lui faire de la peine! " Les discussions finissaient en queue de poisson. Que voulez-vous? Le pauvre petit Gilles, deux cents livres¹ pourtant, n'a pas eu seulement les jambes de touchées dans son accident... J'étais malheureux devant ce rejet.

Ici, à l'hôpital, vous m'avez tous connu avec mon fauteuil. Vous ne m'a jamais vu debout et déambulant. Alors, vous ne pouvez pas faire de comparaison avec avant. J'apprécie cette attitude. Vous m'avez accepté comme je suis. Avec ceux qui me connaissent depuis toujours, j'ai faibli des jambes, des bras... mon jugement se promène lui aussi en chaise roulante. C'est

¹. 200 livres: 91 kilos.

peut-être le préjugé le plus choquant que peut rencontrer le handicapé en société et rien à faire ou presque pour changer la situation, mise à part la fugue et la disparition loin de là! Croyez-moi sur parole, je ne me sens pas persécuté, je me sens tout simplement écoeuré...

5. "Je serai toujours le boxeur qui veut jouer une sonate au piano mais qui ne peut pas enlever ses gants."

Quand arrive la fin d'une conférence, l'invité d'honneur se met à résumer sa pensée, à brosser un rapide tableau-synthèse, à énumérer les points importants. Cette façon de procéder réveille l'auditoire qui comprend avec joie que le temps de partir arrive enfin. Alors donc... je vais vous ratatiner mes humbles impressions.

Au plan physique, ignorez ce que vous avez perdu. Oubliez ces deux tiers et concentrez-vous sur celui qui reste. Oubliez le naufrage et ramez avec ardeur dans la chaloupe de sauvetage. Ne perdez pas de minutes à fixer vos jambes mortes: elles ont autant de chances de se déplier que les pattes en bois franc d'une chaise droite. Ne mangez pas trop mais buvez assez: il faut que les choses coulent et roulent à l'aise dans les tuyaux et les boyaux. Examinez avec soin et très souvent vos fesses, vos cuisses, vos hanches et votre dos dans un miroir afin de combattre toute velléité de rougeur et de plaie. Et si en même temps, vous vous trouvez beau, tant mieux pour vous. Respirez, touchez, regardez, écoutez, goûtez, sentez et vivez avec intensité. Soyez sensoriellement vôtre avant que le monde ne crève d'empoisonnement pulmonaire. Pour qu'un miracle arrive, ne comptez pas sur l'intervention divine mais mettez votre volonté à l'oeuvre.

Au plan intellectuel, assurez-vous que vos potentialités soient restées intactes. Dans quatre-vingt-dix-sept pour cent des cas, aucune crainte à l'horizon. Et si médicalement, vous évitez les symptômes, vous jouirez profondément de la vie grâce aux subtiles mécaniques corticales de vos capacités mentales. Délaissez les sports violents comme la bicyclette, le parachutisme.

la lutte gréco-romaine, le karaté et l'haltérophilie: vous n'y avez aucun avenir. Plongez-vous plutôt dans la piscine de l'intellect: faites-vous des amis: les romanciers, les philosophes, les musiciens, les scientifiques d'hier et de demain. Multipliez vos connaissances: le cerveau est un entrepot infini dans ses dimensions et les champs de la culture ne sont pas arpentables parce que trop vastes...

Au plan personnel, développez-vous une petite névrose constructive avec double contrôle, la sensibilité, l'imagination. Tous les rêves vous sont permis puisque vous risquez très peu de les voir se réaliser, donc... d'être choqués et déçus. Exprimez vos pensées et vos émotions avec toute la clarté et l'enthousiasme possibles et si vous croyez être en mesure de choisir, ne soyez pas dépressifs... devenez délinquants...

Au plan du travail, combattez vaillamment le chômage avant qu'il ne vous terrasse sous sa tendresse. Suivez les cours nécessaires à l'obtention des qualifications requises: vous deviendrez alors plus aptes à rester bien tranquilles dans votre cuisine en attendant l'appel du bureau de placement qui a trois cent soixante-dix-huit noms sur sa liste... avant le vôtre. N'allez surtout pas mettre en banque le magot mensuel que vous octroie généreusement le ministère de la misère sociale: les inspecteurs sont tous contre les millionnaires. Enfin, ne gardez pas votre langue dans votre poche quand un improbable employeur capitaliste déploiera devant vous les arguments défavorables à votre engagement.

Au plan familial, devenez vite autonome et éloignez-vous le plus vite possible de vos proches... Ces derniers seront d'ailleurs heureux de vos réactions indépendantes. Ayez l'amitié superficielle et la confession laconique. Si vous avez besoin d'aide, choisissez bien celui que rendre service ne fatigue pas trop. Evitez d'assister aux enterrements, aux noces, et n'envoyez pas de cartes de souhaits au temps des Fêtes.

Au plan sentimental, génital et conjugal, considérez-vous sans prétention tel que vous êtes devenus. Imaginez des compensations pour éviter de tomber dans le panneau de la fable et de la bonne aventure. La prudence étant la mère de tous les vices, pivotez symboliquement vers votre partenaire réel ou imaginaire et usez de circonspection bilatérale. En d'autres mots

moins clairs, ne pas oublier que l'équitation est un sport complexe et un art réservé aux adultes avec réserve.

Au plan social, habituez-vous, le temps s'en chargera, à la solitude et au silence. Distrayez-vous avec les bruits familiers du frigo, de la fournaise, sans oublier les avions, les motos, les tondeuses, les souffleuses. Parfois, il y a les petits oiseaux. N'ouvrez jamais la radio et la télévision: c'est ainsi que commencent les plaies aux endroits déjà décrits. N'oubliez pas que votre fauteuil roulant est un poids social qui reste sur l'estomac des faiblards. Ne vous laissez pas ronger par le verre solitaire. N'attendez pas une éternité que vos amis reviennent. Une invitation, surtout directe, les incitera à rouler vers vous.

Et voilà! Je serai le premier à analyser les moyens à prendre, c'est déjà commencé, pour mettre en pratique ces recommandations imprécises. Dans mon cas, tout sera coordonné vers un objectif unique: devenir un biologiste et un non un poltron.

Et vous le savez bien: je serai toujours le boxeur qui veut jouer une sonate au piano mais qui ne peut pas enlever ses gants...